

***Idle No More* : identité autochtone actuelle, solidarité et justice sociale**

Entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière

Karine Gentelet

Volume 27, numéro 1, automne 2014

Mouvements sociaux et nouveaux acteurs politiques : incidences sur les pratiques de gouvernance autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033615ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033615ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0843-4468 (imprimé)

1703-9312 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gentelet, K. (2014). *Idle No More* : identité autochtone actuelle, solidarité et justice sociale : entrevue avec Melissa Mollen Dupuis et Widia Larivière. *Nouvelles pratiques sociales*, 27(1), 7–21. <https://doi.org/10.7202/1033615ar>



Idle No More : identité autochtone actuelle, solidarité et justice sociale

*Entrevue avec
Melissa Mollen Dupuis
et Widia Larivière*

Karine GENTELET
Coordonnatrice scientifique
Centre de recherche en droit public,
Université de Montréal

Q : Bonjour Melissa et Widia. Vous êtes les représentantes du mouvement *Idle No More* au Québec. Pourriez-vous nous expliquer ce que représente pour vous *Idle No More*?

Melissa Mollen Dupuis : Je dirais que la relation entre Widia et moi par rapport à *Idle No More* a été initiée suite à ce qui se passait sur les médias sociaux. On a vu que ça bougeait et que plein de choses se disaient sur les Premières Nations. Ce n'était pas la première fois qu'on voyait des choses touchant les Premières Nations se produire sans que



celles-ci soient consultées. Le moment décisif, pour Widia et moi, a été quand on a découvert les projets de loi C-38 et C-45, projets qui enlevaient entre autres des mesures de protection à l'eau. On s'est posé la question : pourquoi enlever des protections à l'eau? On ne comprenait pas trop, mais on voyait qu'il y avait une grande mobilisation dans l'Ouest canadien. Par contre, on ne comprenait pas pourquoi la mobilisation se faisait dans toutes les provinces sauf au Québec. Beaucoup de gens sur Facebook et Internet se demandaient comment cela se faisait qu'il ne se passait rien au Québec, alors que, normalement, nous sommes toujours les premiers à bouger quand il y a quelque chose, notamment avec *Occupy* et le mouvement étudiant.

Q : Donc votre première impulsion mobilisatrice a été en lien avec le projet de loi omnibus et non pas, comme la plupart des gens pensent, en soutien à la chef Spence.

MMD : En fait, c'est un mélange entre les deux parce que la chef Theresa Spence a fait son action aussi en soutien à *Idle No More* mais elle ne l'a pas démarré. Ce sont plutôt quatre femmes de l'Ouest (Sheelah McLean, Nina Wilson, Jessica Gordon et Sylvia McAdam) qui ont démarré le mouvement il y a maintenant un an. Elles ont commencé par ce qu'on appelle un « *teach-in* », un lieu d'apprentissage populaire, dont le titre était *Idle No More*, d'où le nom du mouvement. Ces quatre femmes-là ont été les premières à bouger, mais à travers le Canada, on avait déjà remarqué un certain nombre de mouvements venant de femmes et d'hommes aussi. Certains de nos mobilisateurs sont des hommes, mais la majorité sont des femmes. En voyant tout cela, Widia et moi nous sommes dit qu'il faudrait faire quelque chose et c'est à partir de là qu'on a commencé. En fait, notre engagement est la somme de tout ce qui se fait et ce qui se faisait depuis des années puisqu'*Idle No More* n'est pas le premier mouvement autochtone. Il y a eu des vagues de mouvements bien avant *Idle No More*, mais celui-ci vient en réponse à une dégradation de la relation entre les Premières Nations et le gouvernement fédéral. Jusqu'à ce que le gouvernement conservateur prenne le pouvoir, il y avait quand même un espoir d'amélioration – on n'a qu'à penser à l'accord de Kelowna – mais tout a été, depuis, balayé du revers de la main. C'est sûr que Harper a fait un discours officiel d'excuses par rapport aux pensionnats indiens, mais j'ai souvent dit que ça sonnait aussi creux qu'une bouteille de plastique vide. Ça sonnait faux. Dans toutes ses relations avec les Premières Nations, on perçoit un dédain envers les Autochtones et ça a été encore plus perceptible suite à la mobilisation pour *Idle No More*.

Quand la chef Spence a commencé sa grève de la faim en lien avec la situation dans la communauté d'Attawapiskat, quand les chefs ont essayé d'entrer au Parlement et qu'ils ont été repoussés, on s'est dit que si les gens qui sont supposés nous représenter auprès du gouvernement sont repoussés

à la porte, la symbolique était forte, et tristement représentative de notre situation. Autant on avait commencé à monter les billots de bois sur notre feu, autant de voir ce rejet de nos chefs, des gens qui sont supposés être en conversation directe avec le gouvernement, ça a allumé la flamme et on a commencé la mobilisation. Theresa Spence a fait une action qui était pour sa nation, pour les gens de sa communauté et ça, on l'a énormément respecté. D'ailleurs, cela a permis d'amener une visibilité à la cause parce qu'on voyait symboliquement la colline parlementaire en haut et le tepee tout en bas et c'était une guerre de tensions sociales entre les deux, qui n'étaient même pas à un kilomètre l'un de l'autre. Cela a amené une visibilité, mais ça a aussi lié la cause *Idle No More* à la chef Spence, alors que quand elle a fini sa grève de la faim, *Idle No More* n'était pas fini. Madame Spence a mené sa lutte et on la respecte, mais, de notre côté, nous continuons nos luttes.

La mobilisation continue, et ce sur plusieurs sujets, que ce soit avec les femmes assassinées et disparues, la loi spéciale pour l'éducation des Premières Nations qui s'en vient. Cela constitue des attaques aux droits des Premières Nations, des attaques à nos droits ancestraux, des attaques à nos terres, à notre droit à l'éducation, des droits qui sont reconnus par l'ONU. Il y a d'ailleurs eu la visite de M. James Anaya cette année. Et quand l'ONU doit dépêcher un rapporteur spécial parce que les gens crient qu'il faudrait s'occuper d'eux, on comprend que c'est à la fois symbolique et symptomatique d'une complète détérioration de la relation entre le gouvernement fédéral Harper et les Premières Nations du Canada.

Q : Vous disiez tout à l'heure qu'il y avait eu d'autres mouvements de protestation et de revendication autochtones auparavant. En quoi votre mouvement se différencie ou se compare à ces autres mouvements?

MMD : Par rapport aux mouvements d'avant, une des particularités de notre mobilisation est qu'elle a été facilitée parce qu'une grande majorité des gens mobilisés provenait du milieu urbain. Il y a aussi eu de la mobilisation en région, c'est-à-dire dans les communautés. Cependant, il ne faut pas oublier non plus que la forme de gouvernance qu'on a dans les communautés fait souvent que les Premières Nations sont soumises à une chefferie ou à des conseillers. Des fois, quand on est chanceux, on a un très bon chef et des très bons conseillers qui travaillent vraiment fort. Mais des fois, certaines communautés sont soumises à l'omerta des réserves et si tu chiales, ça coupe dans les services de base en éducation et en habitation. En milieu urbain, on vit une autre réalité. Il y a souvent des difficultés d'adaptation et on perd le côté communautaire et l'appui familial. Mais ça permet d'avoir une certaine liberté d'expression et de prise de parole, et de mesurer l'urgence des besoins sociaux dans la communauté urbaine. Le fait

qu'on voit beaucoup de sans-abris, celui d'être distancés les uns des autres ou encore celui de perdre l'accès à notre communauté a permis une bonne mobilisation du côté urbain.

Notre revendication concernant la défense de l'environnement vient du fait que quand tu as été élevé dans une communauté et que tu te retrouves en ville, tu prends conscience davantage des effets pas toujours positifs de l'action humaine. Tu connais d'où tu viens et tu entends parler du fait qu'il y a moins de caribous accessibles et que les rivières sont polluées. À Fort McMurray par exemple¹, il y a des taux très élevés de cancer dans les communautés autochtones éloignées qui sont en aval de la rivière Athabasca et juste en haut. Cette situation est due à l'exploitation des sables bitumineux avec des bassins de contention qui n'ont pas de protection, alors ça coule dans la rivière. Ces communautés-là sont isolées et il y a très peu d'attention médiatique par rapport à la situation. Une de nos forces étant les médias sociaux, on se mobilise, peu importe que ça arrive à Fort McMurray, en autant que cela nous touche directement. C'est aussi un concept présent dans nos connaissances traditionnelles. Ce n'est pas parce qu'ils ont dessiné des petites lignes entre l'Ontario et le Québec, puis entre l'Alberta et le Manitoba que ça n'a pas d'incidence sur la Tortue. Nous avons conservé l'idée globale de la grande Tortue qui représente le territoire de l'Amérique. Les médias sociaux facilitent la mobilisation et le fait que l'on comprenne aussi que les causes environnementales constituent une question globale qui ne se limite pas à une province ou à un pays. Ensuite, il ne faut pas oublier que le social et l'environnemental chez les Premières Nations sont interdépendants. Quand tu attaques l'aspect environnemental, tu touches au social parce que tu limites l'accès à la nourriture, l'accès à la médication traditionnelle, l'accès aux activités comme la cueillette des plantes.

Le côté politique est symbolisé par notre présence territoriale. Nous ne sommes peut-être pas très présents sur les scènes fédérale et provinciale, politiquement parlant. Par contre, nous sommes très présents au niveau de l'occupation territoriale traditionnelle, celle qui est protégée par l'article 35 de la Constitution. Cela nous donne déjà un statut politique autre. Le fait d'avoir nos activités traditionnelles signifie la reconnaissance de nos droits traditionnels et donc leur protection dans la loi canadienne. Notre conception de la reconnaissance passe par le fait qu'on occupe la terre, alors qu'eux la reconnaissent par cet article-là. Aussitôt que disparaissent nos droits ancestraux, on peut clamer que disparaît le droit territorial. Donc c'est aussi très important pour nous d'occuper autant notre territoire. Ça ne veut

1. À l'été 2013, Melissa et Widia ont été invitées à se rendre à Fort McMurray en Alberta de manière à témoigner de l'exploitation du pétrole des sables bitumineux. Exploitation qui se fait au détriment des Premières Nations de l'Ouest.

pas dire de l'occuper en tant qu'exploiteurs, mais de l'occuper en tant que citoyens. Dans les valeurs canadiennes, on oppose ça à une exploitation de millions de dollars, voire de milliards de dollars. C'est alors très difficile de faire comprendre que la chasse aux canards, pour nous, c'est plus important que l'exploitation des gaz de schiste ou que l'exploitation des minerais. C'est difficile, mais peu importe. Cette chasse aux canards c'est comme un hymen. C'est la dernière barrière qui protège l'environnement de l'exploitation faite et promue par le gouvernement fédéral. Le fait que des Premières Nations habitent, occupent et utilisent le territoire de façon traditionnelle fait que notre action d'exister est finalement extrêmement politique.

Q : La composante politique représente un élément fort, mais les valeurs véhiculées semblent être avant tout des valeurs sociales et humaines, non? D'ailleurs, vous avez réussi à rallier à votre mouvement de nombreuses organisations de la société civile.

MMD : Notre force repose sur l'éducation. Mais c'est un peu aussi notre faiblesse parce qu'on essaie d'éduquer beaucoup de gens avec peu de ressources. Nous sommes tous des bénévoles lorsque l'on est invités, tout ce qu'on demande habituellement c'est un logis et la nourriture. On le fait parce qu'on croit que cette éducation populaire change les choses. On a vu des changements. Le fait qu'on soit jeunes et éduquées et que l'on connaisse la langue de l'autre, ça nous permet d'expliquer notre situation et il y a une plus grande ouverture par rapport à la situation des Premières Nations.

Widia Larivière : L'éducation populaire est pour nous un élément très important, au-delà du message politique et de la réappropriation culturelle. C'est pour ça qu'on organise des *teach-in*. Les gens ont parfois l'impression qu'*Idle No More*, ce ne sont que des manifestations, mais il y a une multitude d'activités. Ce n'est pas juste de marcher dans la rue. Les *teach-in* représentent vraiment des moments pour créer des espaces de dialogue et d'échange entre Autochtones et non-Autochtones. C'est important aussi de rappeler l'aspect éducatif du mouvement. Les manifestations sont importantes parce qu'on augmente la visibilité en rappelant les enjeux importants. Mais le message qu'on reçoit des Québécois est qu'ils veulent lutter avec nous sur les enjeux qui les interpellent, mais qu'ils ne nous connaissent pas. L'importance d'apprendre à se connaître et de tisser des liens forts avant d'essayer de trouver comment on peut travailler ensemble représente un long processus. C'est important de créer ces espaces où on peut apprendre à se connaître et tisser des liens plus forts pour ensuite mieux lutter ensemble. Ce n'est pas juste de lutter ensemble parce qu'il faut inclure les Autochtones, mais aussi parce qu'on a appris à se connaître et qu'on a créé un dialogue d'égal à égal.

Il y a une demande grandissante pour apprendre depuis les débuts d'*Idle No More*. Je ne sais pas comment c'était avant, mais j'ai l'impression que c'est venu changer l'intérêt des gens et raviver la curiosité de la population par rapport aux enjeux autochtones. Par exemple actuellement dans les médias, on parle des questions autochtones, mais je ne sais pas s'ils en parleraient si *Idle No More* n'existait pas. Le 7 octobre, on faisait une action pour le 250^e de la Proclamation royale et il y avait un dossier sur le site Web de Radio-Canada qui expliquait ce que c'était la Proclamation royale et pourquoi est-ce que les Autochtones faisaient une intervention par rapport à cela. Ça rappelle aux gens l'importance de parler des questions autochtones parce que c'est une histoire commune aussi à celle du Québec. D'ailleurs, si on demande d'ajouter l'histoire des Autochtones dans les cours histoire, ce n'est pas juste pour faire plaisir aux Autochtones, c'est parce qu'au secondaire, on n'enseigne pas l'histoire des Autochtones, le rôle et l'apport des Autochtones dans l'histoire. Or, c'est important aussi pour les Québécois et n'importe quelle personne habitant le territoire de connaître cette partie manquante de l'histoire. Les gens ont de la bonne volonté et veulent lutter avec nous parce que les enjeux les interpellent, mais finalement arrivés sur place, ils réalisent qu'ils ne savent presque rien. C'est là que le travail d'éducation populaire est important.

Maintenant, les gens ont plus le réflexe d'inclure les Autochtones dans les événements non autochtones pour avoir le point de vue autochtone. Par exemple, on a été invitées à des tables rondes sur l'environnement. Maintenant c'est sur la charte. J'ai été invitée à un événement de la FFQ pour parler du féminisme des femmes autochtones. Les gens ont davantage le réflexe d'inclure la question autochtone dans les discussions. Je sais que cela se faisait déjà avant dans certains événements, mais j'ai l'impression que ça devient plus une habitude. Ce qu'on aime rappeler aussi aux Québécois avant chaque événement c'est qu'il est important de remercier le peuple à qui appartient le territoire traditionnel. Par exemple à Montréal, ce sont les Mohawks. Je suis allée à un événement récemment où ils ont remercié le peuple mohawk de les accueillir sur leur territoire. Ça prend du temps, mais les habitudes et les mentalités changent. Il faut faire des rappels constants. Ce n'est pas seulement grâce à *Idle No More*, il y a d'autres choses aussi, d'autres initiatives et du travail de sensibilisation. Mais *Idle No More* a dû contribuer un peu à changer les habitudes des gens et leurs mentalités. Et j'espère qu'elles vont continuer à changer avec le temps, c'est d'ailleurs pour ça qu'on continue.

MMD : La crise d'Oka a aussi opéré un changement énorme par rapport à la réception des Premières Nations au Québec. Il y a 23 ans quand elle a eu lieu, il y a eu un blocage total par rapport aux Premières Nations. On

a arrêté de jouer Kashtin dans les radios, on était tous des Indiens bloqueurs de pont. D'un autre côté, cela a quand même permis de faire une discussion avec les Québécois. La crise d'Oka a permis d'ouvrir les yeux à tous les nationalistes québécois. Quand la question de la séparation du Québec est passée en Cour suprême, ils disaient que ça ne pourrait pas être reçu parce qu'ils n'avaient même pas pensé à la question autochtone dans la formulation de leur question. À ce moment, les gens se sont rendu compte que les Autochtones ont les mêmes désirs de reconnaissance et d'autonomie. Je pense qu'il y a eu une grande ouverture des séparatistes québécois qui se sont rendu compte que nos liens étaient plus proches que distants. Ces situations sociales et historiques-là ont été mises en place 20 ans avant, mais elles ont pavé le chemin pour la suite. Quand on est arrivé avec *Idle No More*, Widia et moi, on s'attendait à se faire traiter de bloqueuses de pont et de maudits Indiens, excuse-moi l'expression! Mais on a eu une réception de la part des gens qui a été hors de toute attente. Je pense qu'une des choses qui a aussi aidé, c'est la mobilisation étudiante. Les gens ont développé un grand sens de justice sociale du fait qu'ils se soient mobilisés, qu'ils aient compris et vécu cette oppression, du fait de se faire dire non à des revendications, de subir de la violence policière. Ils ont compris comment on peut se sentir quand cela fait des siècles qu'on vit ça et que l'on subit des refus constamment.

Un autre aspect par rapport à cela est que les gens se sont rendu compte qu'ils n'étaient vraiment pas éduqués par rapport aux questions autochtones. Le fait aussi que la Commission vérité et réconciliation se soit passée pendant l'hiver de la mobilisation a donné de l'élan au mouvement et amené une ouverture qu'on ne pouvait pas espérer. Les gens ont dit qu'ils ne savaient pas ce qui était arrivé. Les gens pensent qu'on est tous « *freeloaders* » et qu'on ne fait rien chez nous, mais ils ne se rendent pas compte de ce qu'on a vécu. Ils disent que s'ils avaient vécu les mêmes affaires, ils auraient aussi la gueule à terre. Ce sont donc toutes ces choses qui ont été mises en place qui font que maintenant on participe à des groupes. Aussi, il y a le fait qu'on n'est pas du tout financé et qu'on n'attend pas d'argent de financement. Les chefs eux doivent travailler avec les tables de négociation; tables qui sont en train d'être totalement menacées par M. Harper. S'ils perdent les tables de négociation, ils perdent le financement qui vient avec et qui aide à plein d'autres choses. En ce qui nous concerne, nous n'avons absolument rien à perdre donc la motivation est uniquement pour la cause.

WL : Tu parlais tantôt de ce qui fait qu'*Idle No More* est différent des autres mobilisations autochtones passées et je pense que ce qui a interpellé les non-Autochtones est que ce soit sur des enjeux communs comme l'environnement, la protection du territoire, le droit des femmes, la démocratie. Par exemple, C-45 et C-38 venaient mettre en péril la démocratie dans les

communautés autochtones pour ce qui est des référendums. Mais même les députés de l'opposition se plaignaient qu'ils n'avaient pas eu assez de temps pour analyser les projets de loi omnibus qui font des centaines et des centaines de pages, alors finalement ce n'est pas juste une question de ce qui se passe dans les communautés autochtones ou de droits ancestraux autochtones. Ce sont des enjeux qui touchent tout le monde. J'ai vraiment perçu *Idle No More* comme une réaffirmation de notre existence en tant que peuples autochtones distincts, mais aussi comme une invitation au dialogue contrairement à ce que les gens pensaient. Quand *Idle No More* a commencé, les gens ont eu peur et on s'était d'ailleurs fait poser la question à TVA : est-ce que ça va faire comme une deuxième crise d'Oka? On leur disait qu'on ne veut pas que ce soit une deuxième crise d'Oka, que justement, c'est une invitation au dialogue, une invitation à réfléchir collectivement sur ces enjeux criants. On veut aussi faire partie du débat en tant que peuple fondateur, ce qui est nié en ce moment.

Je pense que le fait que ce soient des enjeux communs et que ce soit plus présenté comme une invitation à nous connaître et à discuter de ces enjeux-là est différent des anciennes mobilisations. Ce qui est particulier aussi, c'est que le mouvement ait pris des proportions nationales et qu'il ait favorisé la solidarité entre peuples autochtones. Il y a même eu des mobilisations à l'étranger. Je pense que les médias sociaux ont effectivement joué un rôle important dans le fait que ça devienne un mouvement national. Avec ce qui s'est passé dernièrement avec les Micmacs², il y a tout de suite une solidarité qui s'est établie à travers le pays. Je ne sais pas si c'est à cause du mouvement, mais *Idle No More* a favorisé la création d'une solidarité à travers le pays. Des peuples autochtones, au lieu de lutter localement dans des territoires, ont décidé de mettre en commun ces luttes dans la mesure où elles ont toutes les mêmes enjeux.

Au-delà du message politique, on parlait de l'implication des femmes et de l'implication des jeunes. Je décris souvent *Idle No More* comme étant la résurgence du féminisme autochtone. Ce sont des femmes qui réaffirment et qui veulent reprendre leur place dans le débat, dans les espaces décisifs, dans les communautés en tant que guerrières protectrices du territoire. Elles veulent reprendre le pouvoir qu'elles ont perdu après que le patriarcat ait été imposé dans les sociétés autochtones et s'y soit implanté. Pour ce qui est de la jeunesse autochtone, je le vois aussi comme une réaffirmation identitaire et un cheminement personnel. Melissa et moi, par exemple, on a eu beaucoup de réflexions personnelles sur notre mode de consommation. Dans

2. À la fin de l'année 2013, la communauté micmaque d'Elsipogtog au Nouveau-Brunswick a manifesté pour s'opposer à l'exploitation du gaz de schiste sur son territoire.

notre action, il y a aussi un cheminement personnel de décolonisation en se réappropriant notre culture et le mode de vie traditionnel. Voir comment nos ancêtres vivaient, c'est déjà aussi un autre cheminement en soi. Donc oui, il y a un message politique, mais il y a aussi un cheminement personnel là-dedans. Réaffirmer son identité et réaffirmer sa culture est aussi un aspect important d'*Idle No More*. On a fait des *flash mobs* de danse traditionnelle pour réaffirmer notre culture et montrer qu'on existe encore.

MMD : On a eu la culture ostentatoire cette année! *Idle No More* c'est un nom. On pourrait appeler le mouvement « jambon-fromage », c'est juste une manière d'identifier ce que c'est. À partir de maintenant, et parce qu'on a manifesté contre le *fracking* et qu'on a été un mouvement plus visible, les gens vont se mettre à identifier tout ce qui est mouvement social autochtone par *Idle No More*. Mais ce n'est pas le nom qui compte, c'est le fait que les gens se mobilisent. Il y en a qui disent « je ne veux pas être nommé dans *Idle No More* parce qu'on était déjà là avant ». C'est sûr qu'étant donné que nous avons eu beaucoup de publicité, on a dû gérer aussi certains égos. Le monde voulait être *Idle No More*. Il y a des gens qui nous ont quittés et d'autres qui sont restés. En même temps, ça a ramené de la fierté aux gens d'être présents. Il y a une chose qui est toxique au Canada et c'est d'être absent des médias et des images. Pendant la visite à Fort McMurray, je parlais avec quelqu'un du « *positioning* », par exemple, le fait que je me prenne en photos le poing levé, le drapeau dans les airs. Cette personne avait des doutes quant à l'image faussée que ces photos pouvaient renvoyer. Mais il y a tellement d'images des Premières Nations qui circulent, images où on est en train de sniffer du gaz ou de boire que c'est important d'avoir des images de fierté. On va prendre toutes les occasions pour prendre des images reflétant notre fierté et montrant les mobilisations de milliers de personnes à travers le Canada. Ce sont des images qui font du bien. Et de le faire en collaboration avec des non-Autochtones, ça fait deux fois plus de bien. Il y en a qui ne veulent pas se battre avec des non-Autochtones, mais d'autres se disent qu'on n'est plus seuls. Ça fait quelque chose de ne plus être seul dans sa lutte. Ça peut faire bouler de neige comme lors de la marche de la Commission vérité et réconciliation où ils étaient 70 000 à Vancouver. Ce n'était pas juste des Premières Nations et ça a eu un impact incroyable. Toute photo, toute image, a un impact important. Tous les artistes qu'on voit, les artistes autochtones qui réussissent, c'est important. Le fait d'être absents des médias, d'être absents dans l'imagerie du Canada (à part quand ils veulent un totem ou un Indien à plumes), c'est nocif. C'est sûr qu'*Idle No More*, ça permet d'amener une visibilité sur les Premières Nations, mais c'est juste un nom. En tant que tel, ça se faisait déjà, mais le *momentum* a permis de créer le nom.

Q : Est ce qu'il y a dans le reste du Canada le même type de collaboration/parteneriat/travail entre votre mouvement et la société civile?

MMD : Il y a de forts liens avec les organismes de la société civile dans l'Ouest. Le lien se fait surtout avec le milieu environnemental. On vient d'ailleurs juste de voir une belle photo de David Suzuki avec un t-shirt *Idle No More* sur les réseaux sociaux. Ça c'est fort. Ici, c'est beaucoup le fait que les Québécois disent avoir une partie de sang autochtone. Ils se disent tous un peu Autochtones à la base.

WL : Le mouvement a quand même commencé par une collaboration Autochtone/non-Autochtone parce que les fondatrices sont Autochtones et non-Autochtones. Dès le départ, il y avait une collaboration entre les deux selon moi. Je ne sais pas jusqu'à quel point dans chaque partie du Canada ils ont fondé d'autres collaborations, mais je vois quand même des organismes nationaux importants qui ont appuyé le mouvement (*Council of Canadians* ou 350.org, David Suzuki, *Common Causes*). Il y a quand même une bonne collaboration entre Autochtones et non-Autochtones à travers le Canada, mais c'est vrai qu'au Québec c'est peut-être une situation particulière. Comme disait Melissa, c'est plus facile de toucher les cordes sensibles des Québécois, qui ont eux-mêmes des revendications de souveraineté en tant que peuple. On leur dit que nous aussi on veut être souverain et que ça fait des millénaires qu'on habite sur le territoire. On a des droits ancestraux reconnus. En allant chercher cette corde sensible, plusieurs groupes non autochtones au Québec reconnaissent la nécessité et la cohérence de travailler avec les Premières Nations parce que tu ne peux pas refuser aux peuples autochtones ce que tu revendiques toi-même, ça n'a aucun sens.

Q : Tu nommais tout à l'heure des organismes canadiens qui vous appuyaient. Mais de quels types d'appui disposez-vous?

WL : La plume rouge a été un symbole rassembleur qui faisait un petit clin d'œil au carré rouge, donc à la mobilisation qu'il y avait eu au printemps dernier. Mais dans les groupes qui nous appuient, ce sont beaucoup des groupes environnementalistes vu qu'on aborde beaucoup des questions d'environnement comme la protection de l'eau. Il y a aussi beaucoup de groupes qui défendent les droits humains et des groupes de femmes qui se sont intéressés à notre mouvement. Je me rappelle qu'on a commencé à me poser des questions là-dessus avant que je me rende compte que c'était un mouvement dirigé par les femmes. Un journaliste m'a demandé pourquoi c'était un mouvement dirigé par les femmes et c'est là que j'ai réalisé que c'est vrai. Par contre, c'est venu naturellement, ce n'est pas quelque chose qui avait été décidé, que toutes les femmes se mettent ensemble pour montrer notre force. Ça représente le leadership et le militantisme qui existaient déjà

chez les femmes autochtones et qui s'est réaffirmé à travers *Idle No More*. Je sais que plusieurs groupes de femmes (non autochtones) sont intrigués de voir les femmes autochtones prendre autant de place dans le mouvement. Il y a des groupes de femmes qui nous invitent maintenant.

MMD : Je pense que ce qui nous a fait le plus réaliser cela, c'est aussi quand des aînés nous ont dit être contents de voir les femmes reprendre leur place. On s'est rendu compte que traditionnellement, on avait une place énorme dans les sociétés autochtones. Je lisais des textes des premiers prêtres à avoir évangélisé les Innus. Ils disaient que l'homme innu n'aura pas de gêne à revenir sur sa promesse en disant que sa femme ne voulait pas. Les femmes étaient donc présentes. Elles étaient chasseuses, s'occupaient du campement. Elles étaient reconnues pour avoir des charges de travail beaucoup plus importantes que les hommes. D'ailleurs, leur valeur dans le couple avait beaucoup d'importance du fait de leur capacité de travail. Pourquoi est-ce qu'on protège autant les garçons innus? Traditionnellement, je voyais les garçons innus être protégés, se faire gâter alors que les filles beaucoup moins. Tu écoutes des histoires de filles de 10 ans à qui on demande de prendre soin de leur frère de 14 ans. Je me suis rendu compte par mon éducation, parce que moi aussi mon petit frère était gâté, que ma mère me voyait comme étant capable, alors que les garçons sont vus comme étant incapables. La femme a toujours eu cette capacité de se relever des pires situations. On est souvent celles qui survivent à des guerres atroces. C'est comme un pouvoir, une force d'endurance. Aussi, on vit plus longtemps. Tu écoutes les histoires de nos grand-mères et tu vois comment les campements étaient basés autour de la tente de la grand-mère. Chez les Mohawks et les Hurons, c'était la femme qui était dans le conseil, au-dessus. On reprend possession en somme.

La colonisation est venue embarquer par-dessus notre rôle traditionnel, mais ça n'a pas tout éteint. Ça n'enlève pas toute cette habitude, cette tradition de la femme comme étant forte. Présentement, on reprend naturellement notre place, la responsabilité qui a toujours été de prendre soin de, de s'occuper de. Quand mon grand-père s'est cassé la jambe et que la convalescence a duré plus longtemps que prévu, ma grand-mère a pris soin de lui. Elle savait chasser, elle était sage-femme, elle connaissait les plantes. C'était une femme très dure, mais c'est elle qui a fait vivre sa famille. On avait entendu dire aussi quand ça va mal, les Premières Nations se lèvent, mais quand ça va vraiment mal, ce sont les femmes des Premières Nations qui se lèvent. C'est peut-être ce qui différencie le féminisme autochtone du féminisme non autochtone, le féminisme eurocentré comme je l'appelle. On avait déjà une position sociale

égale ou équitable avec l'homme; position que l'on s'est fait enlever par la colonisation, mais que l'on reprend tranquillement. Notre histoire nous a appris à développer un grand sens de la réappropriation.

Q : *Idle No More* est donc constitué majoritairement de femmes issues du milieu urbain?

WL : Je n'ai pas l'impression qu'*Idle No More* est un mouvement uniquement urbain. J'ai plus l'impression que les actions dans le milieu urbain sont plus médiatisées que dans les régions. Quand *Idle No More* a commencé, Melissa et moi avons été très médiatisées parce qu'on est à Montréal et qu'on est à côté de gros médias comme Radio-Canada, mais à Wendake, Odanak, Val-d'Or, Sept-Îles, même chez les Naskapis de Kawawachikamach, il y a eu plein de mobilisations qu'on voyait grâce aux médias sociaux, mais qui n'étaient pas hyper médiatisées autrement. Les mobilisations dans les communautés existaient et, encore une fois, c'était presque juste des femmes qui les portaient : à Odanak c'était Suzie O'Bomsawin, à Mashteuiatsh c'était Sonia Robertson, à Val-d'Or c'était Lisa Gagné. Plus tard, elles ont aussi continué à organiser des événements comme la *flash mob* à la mine Osisko à Val-d'Or, mais on en a très peu parlé dans les médias traditionnels. Je le vois plus comme étant plus avantagé en milieu urbain parce qu'on a plus facilement de la visibilité et on est plus près des appuis.

MMD : Je pense aussi que le mouvement est important dans les milieux urbains, mais qu'il existe effectivement quand même en région. Il y a aussi une forte mobilisation de jeunes femmes. On n'a plus rien à perdre et on fait ce qu'il faut faire pour les futures générations. J'ai vu des mobilisations de trois personnes, de cinq personnes dans les petites communautés. Si tu compares les chiffres, mobiliser 15 personnes dans une communauté de 600, c'est comme si tu en avais mobilisé 20 000 à Montréal. En pourcentage c'est énorme. Il y a aussi beaucoup de jeunes filles qui reviennent aux traditions et qui font des *sweat lodges*, des marches, des mobilisations, de la création d'ateliers sur les danses de pow-wow. Il y a un regain d'activités traditionnelles, alors que dans beaucoup de communautés où les gens s'emmerdent, il y avait un déclin. Là, les gens se mettent à créer des activités, à créer des rencontres à caractère social, comme des cercles de perlage ou encore de chasse. J'ai vu beaucoup de gens proactifs, qui vont de l'avant et n'attendent pas que le conseil décide de faire une activité. Il y a mobilisation de personnes et de gens qui ne se rendent pas compte que finalement c'est *Idle No More*. Ce sont toutes des petites actions, mais les gens se rendent compte qu'ils vont peut-être par eux-mêmes y arriver et peut-être faire bouger le gouvernement. Même moi je me suis dit que je devrais aller chasser, qu'il faudrait que je refasse ça. Je suis en train de travailler sur une idée de documentaire en lien avec les droits territoriaux et l'occupation du territoire comme étant des protections environnementales.

Q : Que pensez-vous que le mouvement va avoir changé pour vous et pour les peuples autochtones en général?

Je vois ça comme quand un alcoolique recommence sa vie. On a tout perdu, tout vécu, tout est remis en question et donc on repart à neuf. Combien de fois nous a-t-on questionnés sur notre identité, sur notre origine? Es-tu une 6.1, une 6.2? Est-ce que ton père est blanc? Etc. Nous-mêmes, on se remet en question. Mais, maintenant, je me rends compte que mon identité, je l'ai trop regardée à travers les yeux de l'autre plutôt que de la regarder à travers mes yeux à moi. Je me suis rendu compte que la manière dont je me voyais était la manière dont les autres me voyaient. L'important est qui je considère être. Peu importait que l'on ne me trouve pas assez brune, que mes cheveux ne soient pas assez longs, que ma peau ne soit pas de la couleur exacte. La *Loi sur les Indiens* qui définit qui est qui, un 6.1 ou 6.2, ce n'est finalement qu'une loi qui n'a même pas été écrite par mes ancêtres. Dans ma tradition, on était dans l'adoption totale des gens sans regarder la couleur et l'origine. Finalement, je regarde la loi comme étant le filtre pour ma propre identité et depuis que je me suis débarrassée de ça, je me suis rendu compte de ce que je suis en tant que jeune femme autochtone.

C'est sûr qu'on doit fonctionner avec des outils, des barrières et des filtres qui ont été mis là soit par la colonisation, soit par les lois. Maintenant, on peut parler de l'article 35 comme un début vers une reconnaissance des Autochtones. Surtout, je pense beaucoup à la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples autochtones qui a été une autre reconnaissance encore plus puissante, qui nous a donné une force indépendante du Canada, même reconnue du bout des lèvres et pas du tout appliquée dans le moment. Tout ça influence notre perception. Si on a l'air d'être vraiment à l'aise et entiers, c'est qu'on a arrêté de prendre les filtres qui ont été créés pour nous identifier et on a commencé à reprendre nos propres filtres. Ça a simplifié la question et fait en sorte que plus personne ne peut te déposséder de ton identité. Plus personne ne peut me dire qu'il me trouve trop blanche ou que je parle trop bien français pour être une Autochtone, ça, je l'ai déjà entendu. Tu penses que je suis une *Kawish*, pense-le. Tu penses que je suis une alcoolique, pense-le. Maintenant, j'ai mon identité, elle est forte, elle est ancrée dans toute la douleur que cette colonisation a créée. Toute cette douleur rend les gens plus forts. Ça fait comme de la corne, ça renforce la peau. Tu deviens plus solide parce que maintenant tu sais d'où vient cette douleur-là.

C'est fou, mais je ne connaissais pas l'histoire des pensionnats qui n'était pas du tout racontée par nos parents. J'ai su ça une fois adulte. Quand tu sais d'où viennent les choses, quand tu connais ton histoire, c'est comme avoir le diagnostic. Après, tu peux commencer le traitement pour guérir. Quand tu ignores tout, quand ton histoire n'est même pas enseignée à l'école,

tu ne sais pas d'où tu viens. Et quand quelqu'un te demande pourquoi ça va mal dans les réserves, tu ne le sais pas. Maintenant que je connais mon histoire, que je connais mon identité, que je me suis assurée que je connaissais ce qu'il y avait en arrière, j'ai tous les outils pour guérir et améliorer mon avenir et celui des sept générations. Et ces sept générations-là sont l'effet miroir des sept générations passées – parce que nous sommes la 7^e génération – on s'en va vers le futur. On n'est pas la dernière, mais on peut être le point de départ de 7 futures générations encore plus brillantes, encore plus fières de leur identité. Peut-être qu'un jour, il va y avoir un mélange avec la culture canadienne et québécoise. On sera peut-être métissés, mais on ne disparaîtra pas. La culture autochtone est présente, les gens ont fait des enfants comme on le faisait traditionnellement. Cette génération d'enfants va avoir une identité, une vie et aussi une reconnaissance de ce qu'ils sont par eux-mêmes, pas du fait d'autres.

Par contre, ce n'est pas tout le monde qui est dans le mouvement. Il y en a que ça inspire, mais ils ne feront pas des actions tout de suite. J'ai souvent utilisé la vague comme image cette année. J'ai regardé les gens d'*Occupy* ou les mouvements altermondialistes. Ces gens bougeaient parce qu'ils savaient que quelque chose n'allait pas. J'ai été inspirée par ça, mais je n'ai rien fait. Je regardais de loin. Je m'informais. Ensuite, il y a eu la mobilisation étudiante l'année d'après. C'était important parce que c'était pour une question de démocratie. Mais je n'avais pas envie de me faire battre par la police, alors je suis allée taper sur les casseroles et finalement, j'ai fait des marches. L'année suivante, c'était *Idle No More* et là je suis dedans à fond la caisse. Il a fallu que quelqu'un quelque part commence. La crise d'Oka a planté la graine dans ma tête et ça a poussé. Un moment donné, l'action se passe sous la terre, la plante pousse et elle sort. C'est là que je suis devenue *Idle No More*. Peut-être que nous représentons la graine plantée dans la tête de quelqu'un d'autre. Peut-être qu'un autre moment arrivera, plus tard, où ils se mobiliseront à leur tour. Je pense que ça va aller en grandissant plutôt qu'en diminuant à moins qu'il y ait une répression qui soit encore plus violente de la part du gouvernement fédéral au point de détruire encore plus le moral des Premières Nations. On a déjà mangé de la merde.

Lors des manifestations étudiantes et les mobilisations d'*Occupy*, les militants ont reçu du poivre de Cayenne et ont lancé des roches. Mais avec les manifestations d'Elsipogtog au Nouveau-Brunswick, on a vu des hommes se placer devant les policiers, devant les *snipers* et avec les chiens en criant « *come on shoot* ». Le désespoir est palpable. Quand t'es capable de te mettre devant un policier, devant un *sniper* et de lui dire de tirer sur toi, ça montre où on est rendu. On ne peut plus reculer, on est dos au mur, on ne peut qu'avancer. Ça montre les différents niveaux de désespoir. Personnellement,

je ne suis pas encore prête à me faire tirer dessus, mais je suis là et je bouge. Je prends de mon temps personnel, je mets ma vie en veilleuse. Je n'ai aucun projet à part travailler et *Idle No More*. Mais je me dis que si je ne le fais pas, qui va le faire à ma place? Je ne peux pas tout le temps attendre que le gouvernement ou quelqu'un d'autre choisisse pour moi. Quand les choix sont faits, t'es pogné avec des choix de merde. Je suis une citoyenne et j'ai décidé que je me prenais en charge. Je m'épuise un peu à faire ça, mais en échange, ça enrichit ma vie. Autant ça m'a appauvrie matériellement, mais ça a énormément changé mon mode de consommation. Je suis partie d'une acheteuse compulsive il y a un an à maintenant où je n'achète rien, 90 % du temps. Je fais pousser des légumes et j'ai arrêté les achats compulsifs de vêtements et de cochonneries. On est devenu vraiment plus conscientisé par rapport à ça. J'ai l'impression de pouvoir me réapproprier ma vie et de pouvoir créer une vie communautaire incroyable avec ce mouvement-là.

WL : La mobilisation d'*Idle No More* a aussi inspiré beaucoup de gens dans les communautés. Je me rappelle par exemple d'une jeune femme qui me disait qu'elle avait décidé de poursuivre ses études au secondaire parce qu'elle avait été inspirée par *Idle No More*. Elle n'a pas nécessairement organisé une manifestation, mais elle était quand même inspirée par le mouvement. En ce sens, *Idle No More* a pris une grande ampleur dans les communautés même s'il n'y a pas constamment des manifestations et des actions concrètes.

Q : Melissa et Widia, un grand merci.